

LA CONDITION FEMININE EN ALGERIE

A propos de deux livres de Fadéla M'RABET : *La femme algérienne*, 1965, *Les Algériennes*, 1967, (1).

Si peu de temps séparent les deux ouvrages de Fadéla M'RABET traitant d'un sujet qui, par ailleurs n'a pas suscité beaucoup de littérature en Algérie, qu'il n'est sans doute pas trop tard pour rappeler, à l'occasion de la parution du second, *Les Algériennes*, les thèmes et les conclusions du premier, *La femme algérienne*, ni pour souligner l'évolution de l'un à l'autre. En effet, si le premier était surtout un cri contre la condition très dure qui est faite à la femme en Algérie et se situait essentiellement au niveau de l'analyse des comportements, le second s'efforce de replacer les problèmes des femmes dans un contexte politique général, d'analyser des secteurs-test (le suicide, le divorce) et se montre très clairvoyant dans le choix des objectifs et des moyens à mettre en œuvre. Je ne crois pas qu'il faille critiquer, mais au contraire louer Madame F. M'RABET d'avoir voulu, à peu d'années d'intervalle, réécrire le même livre. Il serait facile de dire ici que c'est toujours le même livre que l'on réécrit. Disons seulement que c'est le signe d'un grand attachement à son sujet.



Les deux ouvrages se présentent bien comme des dossiers (p. 10, *La femme algérienne*, p. 112, *Les Algériennes* mais l'un est incontestablement plus riche, plus distancé, donc plus convaincant que l'autre.

La femme algérienne s'ouvre sur une description du comportement de l'homme, dans la culture algérienne actuelle, envisagé dans ses différents rôles de dragueur, d'amant, de mari, de frère, de père, c'est à dire finalement et du point de vue de la fille, du plus lointain au plus proche, et du moins au plus contraignant ; impitoyable envers le voyou, l'amant et le mari, F. M'RABET trouve, presque malgré elle, un registre très émouvant pour parler du frère, facteur de modernité et amoureux de la première enfance, « affreux petit dictateur » (p. 66), mais libérateur (p. 72), et ne redevient tout à fait hostile que pour parler du père. Elle analyse au passage, et sans tendresse pour aucun des partenaires, le mariage traditionnel (pp. 48-58), le mariage mixte (pp. 59-64) et la dot (pp. 50-53). L'effort qu'elle fait pour atteindre, dans l'esprit des jeunes d'aujourd'hui, l'image qu'ils se font de la dot, la signification qu'elle y revêt, est important. Car à quoi servirait de replacer cette institution dans son contexte traditionnel, pour la légitimer, si elle a perdu sa fonction dans le présent économique et donc son sens dans la conscience des jeunes générations. La culture n'est pas un musée. En face de l'homme, que sont les femmes ?

(1) Paris, Maspéro, Cahiers Libres 66 et 103, 140 et 303 p.

Détraquées, déséquilibrées, brisées (p. 87). Toutefois la peinture des conséquences de cette alinéation est trop rapide (2 p.) pour que l'on puisse en tirer quelque enseignement que ce soit. Elle reste donc à faire, non par masochisme, mais par réalisme et souci d'efficacité. Par contre, l'étude des « seuils de libération », la tentative que fait F. M'RABET pour déterminer à partir de quand, justement, une fille est « bien partie » (p. 92) l'entrée en 6^e par exemple est judicieuse et devrait faire réfléchir pédagogues et parents.

Pour finir, dit F. M'RABET, « la voie moyenne de la revendication éclairée est certainement la plus sûre » (p. 122). Certes, et chacun s'accorde sur ce point. Mais le lycée, l'atmosphère familiale, la culture en un mot, donnent-ils vraiment les moyens de cette *revendication éclairée* ? Si cela était vrai, le problème serait résolu. Cela voudrait dire que la culture algérienne s'est stabilisée et se trouve soumise à un processus très paisible et banal de changement, celui que chaque nouvelle génération, du fait même de son apparition, est chargée de promouvoir. Les mesures proposées enfin, dans les 13 pages de *perspectives* semblent soit assez utopiques (campagnes d'explication), soit franchement amusantes (brigades de militantes armées), seule la dernière, visant à instituer au plus vite un enseignement complètement mixte, est à la fois justifiée, pertinente et très probablement réalisable.



Nous avons dit plus haut que le dossier des *Algériennes* nous paraissait autrement convaincant.

« Si l'on répète à l'envie que la femme algérienne doit évoluer conformément à nos traditions, on n'a jamais expliqué ce qu'on entend par là... » (p. 15) et F. M'RABET entreprend de démontrer une à une ce qu'elle appelle les *tartufferies* de la réaction : *tradition, personnalité algérienne, spécificité arabo-islamique...* pour montrer que « c'est dans ce contexte que s'inscrit très logiquement l'anti-féminisme de nos réactionnaires... car tout se tient, et l'émancipation féminine n'est pas un problème à part, elle s'insère dans une politique d'ensemble... ce problème se pose d'abord (mais pas seulement) en termes économiques, et si on l'aborde sérieusement, c'est la totalité des structures sociales qu'on doit progressivement changer » (p. 73). Oui, bien sûr. Mais on peut se demander alors pourquoi, ou pour qui ces 76 pages de démystification il n'y a pas de dialogue possible, comme elle le montre clairement, avec les individus ou les groupes tenants de cette idéologie. Et cet effort de mise au point, adroit au demeurant, est-il vraiment nécessaire pour convaincre les partisans de l'évolution ? Dans cette partie au moins, on a souvent l'impression, surtout dans les dernières pages (mais aussi p. 67, p. 47, p. 23) que F. M'RABET passe à côté de choses essentielles, qu'elle est sur le point de pendre le problème par le bon bout, sans y parvenir tout à fait.

L'analyse de la condition féminine en Europe, de son histoire, des variantes nationales qu'elle révèle, pourrait nous apprendre beaucoup.

Elle est ici (p. 75) effleurée, vue un peu vite et cavalièrement (à cet égard, la note 89 de la page 75, sur l'aliénation de la femme suédoise paraît être le type de ce qu'il faut éviter si l'on veut être pris au sérieux par ailleurs).

Sur la partie II, *situations*, que dire sinon que les faits que F. M'RABET nous présente sont accablants. Nous n'ignorons rien de tout cela : suicides de jeunes filles en âge de se marier, divorces et abandons de famille innombrables. Nous souhaitons seulement, au fond, l'oublier. Au procédé d'exposition, il semble qu'on ne puisse rien reprocher de plus que d'être lassant comme le malheur. Il faut savoir gré à F. M'RABET d'avoir mis bout à bout tous ces chefs d'accusation que les femmes adressent à la société. Deux choses sont peut-être à préciser :

— d'une part, le mariage traditionnel (analysé pp. 79 et suivantes) ne lèse pas seulement les femmes, mais aussi les hommes. Certes, la culture a ménagé pour les hommes des palliatifs, des portes de sortie qu'elle ne ménage pas aux femmes, mais il est tout de même inexact de l'envisager seulement du point de vue féminin ;

— d'autre part, la description de « la tristesse actuelle du monde du travail féminin » (pp. 156 et suivantes) ne tient pas compte du fait que c'est le travail de tous, dans certaines conditions, qui est aliénant, et pas seulement celui des femmes.

Mais il est vrai par contre que « des étudiantes croisées dans les rues de la capitale, quelques femmes entrevues dans un lycée, une maternité, un Palais de justice ne doivent pas faire illusion : aujourd'hui comme autrefois, Alger risque de fausser les perspectives... » (p. 164). Si *Les Algériennes* ne comportaient que les 70 pages de *tendances*, qui constituent sa dernière partie, nous pensons qu'il mériterait encore d'avoir été écrit. D'une part parce que les chiffres que F. M'RABET avance sont les premiers que l'on soumet au public, et que, même approximatifs (1), ils donnent un ordre de grandeur significatif, d'autre part, parce qu'elle y met l'accent sur (presque) tous les points névralgiques de l'émancipation féminine : l'instruction, la maîtrise de la natalité et le statut personnel. Par rapport aux 13 dernières pages de *La femme algérienne*, quel progrès ! Car semble-t-il, cela seul mérite qu'on en parle et qu'on se batte. Parler du comportement masculin ou du magma idéologique qui vise en fait à le justifier et à le faire perdurer ne fait pas avancer les choses. Les mots, les sermons n'ont pas de prise sur des conduites qui prennent leurs racines dans l'inconscient ; tandis qu'un changement dans les structures économiques et sociales peut, en une ou deux générations, modifier radicalement, comme cela s'est produit en URSS ou dans les Pays Scandinaves le statut féminin (sans pour autant résorber tous les problèmes).

« En 1967, il me semble... que quelques facteurs poussent à l'émancipation de la femme... » (p. 168).

(1) En attendant les résultats du recensement 1966.

Et d'abord dans le domaine de la scolarisation :

— dans l'enseignement supérieur accroissement du nombre de filles, et prédominance de filles (et de garçons aussi d'ailleurs) issues « d'une couche moyenne » (cadres administratifs, commerciaux et industriels) (p. 169) ;

— « les mêmes caractéristiques se retrouvent dans l'enseignement secondaire » (p. 172).

Mais l'essentiel est-il, comme l'écrit F. M'RABET, « qu'il y ait une fille là où auparavant il n'y en avait pas » (p. 174), une fille qui entre en 6^e, est-ce vraiment « moins un placement pour sa classe qu'un acquis pour l'ensemble de son sexe » (p. 175) ? Plus le recrutement de la population scolaire féminine est fondé sur l'origine sociale, plus l'instruction a tendance à être vue comme un ornement et non comme une arme. La culture bourgeoise peut désamorcer complètement les effets de l'instruction et les filles se conformer de plus en plus volontiers au rôle traditionnel que la société leur propose. Si donc ces inégalités de recrutement se maintenaient, non seulement se serait une injustice absolue (pour les filles de paysans et d'ouvriers), mais aussi une perte difficilement réparable pour les filles des classes moyennes, qui n'ayant pas réellement besoin, elles, de gagner leur vie, accepteraient volontiers d'interrompre des études secondaires ou même supérieures pour se consacrer à des tâches ménagères. F. M'RABET effleure le problème en parlant de « la persistance, à l'intérieur même des classes moyennes (mais plus encore dans les autres) de certaines traditions : les lycéennes ne tirent pas le plus grand profit, en effet, de leurs études » (p. 177).

— Fort intéressante est l'analyse qu'elle fait en passant du préjudice réel qu'à constitué la suppression des classes maternelles (lesquelles touchaient un public pauvre) pour un bénéfice extrêmement mince, (pp. 183-184). Ce sont des analyses de ce type qui font les mérites de l'ouvrage. Il est seulement dommage que ces recherches ne soient pas effectuées *avant* que les mesures soient prises.

— La manière dont est abordée le problème du planning familial (pp. 193-217), est objective et courageuse. S'il n'est pas certain que le planning puisse enrayer à lui seul en Algérie « le déferlement démographique », s'il n'est pas certain que le sens du processus soit celui que F. M'RABET envisage p. 197 : Planning ➡ maîtrise démographique ➡ développement ➡ libération de la femme (mais peut être aussi bien, plannig ➡ libération de la femme ➡ développement), de toute manière, il faut organiser le planning. Et il était utile de dire (p. 211 et suivantes) que le projet actuel, est « réformiste » que les limites que l'UNFA s'est fixées, « sont singulièrement étriquées » (p. 214)... « ce n'est pas après son quatrième enfant qu'une mère peut être « handicapée » et se « libérer... » (p. 215) sauf si elle appartient à un milieu très aisé et si sa formation intellectuelle et professionnelle est déjà faite. Quant aux autres, le projet peut seulement leur permettre de recouvrer la santé physique et mentale. C'est important, mais insuffisant.

F. M'RABET termine sur un appel pour un statut personnel, pour un code de la famille moderne, pour que ne soit pas promulgué cet avant-projet dont elle donne en annexe le texte (p. 241 et suivantes) et qui est effectivement déshonorant.

Les annexes qu'elle a cru bon d'adjoindre à son texte, et qui contiennent des extraits des codes de la famille irakien, marocain, tunisien, malien et ivoirien, sont riches d'enseignement. Elles devraient inspirer des recherches de droit comparé.

**

Les Algériennes est un livre utile, même s'il dérange. Si *La femme algérienne* est moins un document anthropologique qu'une œuvre de combat, tant il est passionnel et peu systématique, *Les Algériennes* montre avec force et précision par quelle portes le progrès pourrait entrer et ce qu'il faudrait faire pour accélérer sa venue. Si seulement il pouvait empêcher que des décisions irréversibles soient prises, son efficacité aurait été grande. S'il pouvait aussi et il le peut - donner à ceux et celles qui le liront le désir de défricher tant de zones de la vie sociale algérienne qui sont encore inconnues, ses ambitions seraient entièrement justifiées.

Fanny COLONNA.